

Où sont les pères ?

Virginie Leblanc-Roïc

C'est la question qui court sur toutes les lèvres ces derniers mois, des plateaux de télévision consacrés au proliférant thème de la parentalité aux discours psychologisant, politiques ou sociologiques visant à expliquer les récentes émeutes dans les quartiers populaires : *Les pères des quartiers difficiles sont des adultes défaillants. Les pairs sont tout puissants et les pères trop absents. Il n'y a plus de pères, ne subsistent que des papas*. Surgit alors la ribambelle des pères dits « démissionnaires », ceux qui sont « écrasés par leur travail », les pères « humiliés », les « laxistes », les « papas-poules » ou ceux qui font « copain-copain ».

À l'autre bout de l'échiquier, se tiennent pourtant les pères « toxiques », les pères « sévères », « abusifs » et « violents », tous les tenants d'un système qui reposerait sur la domination des hommes, du père au maître, condensé dans ce signifiant qui marque notre époque et désigne son insupportable, *le patriarcat*. Sans oublier ses pires incarnations, avatars grimaçants de petits pères des peuples qui se dressent avec leurs gesticulations à la tête de plus en plus de nations aujourd'hui.

Comment saisir un tel paradoxe ? Ce père dont on avait, comme Dieu, prédit la mort, serait-il un phénix ne cessant de renaître de ses cendres ? Ou faut-il voir dans ce saut d'un extrême à l'autre, du *pas assez* au *trop* de père, les deux faces d'une même médaille où la figure paternelle serait rendue d'autant plus consistante qu'on ne cesserait de la vilipender ?

Nous sommes, comme analystes, tout spécialement concernés, voire convoqués par cette question du père, et surtout animés du désir de nous tenir au plus près de son réel, qui se révèle souvent bien éloigné de ce bonhomme de père, la plupart du temps plutôt décevant.

Concernés d'abord par notre incessant travail de lecture, comme interprètes d'une époque dont la langue bruisse dans nos institutions et entre les murs de nos cabinets : les sujets que nous entendons y sont aux prises avec la figure – si ce n'est la personne – de leur père, qu'elle soit « toujours carente, en quelque façon, absente, humiliée, divisée ou postiche ¹ » ou que le père se prenne pour le père en produisant le pire.

Convoqués ensuite, ne serait-ce qu'au titre de passer dans le discours courant pour des promoteurs du Père, des freudiens mordus d'Œdipe, férés de phallus et de castration, des lacaniens avides de symbolique et de Nom-du-Père, alors que Lacan ne cessa de montrer à quel point le père ne pouvait plus s'ériger comme universel et qu'il était nécessaire de miser sur la pluralisation de ses déclinaisons .

Notre désir nous porte donc avant tout à poursuivre la minutieuse tâche de mise à jour par Jacques Lacan des élaborations freudiennes, qui permet de mesurer quotidiennement quel appui elle constitue dans notre travail vers la singularité. Car, d'emblée, Lacan entérina que les bouleversements politiques et sociétaux auraient pour conséquence que « l'Œdipe pourtant ne saurait tenir indéfiniment l'affiche ² » et qu'il ne s'agissait certainement pas de s'en désoler. Si l'humanisation et la mise en forme de la pulsion demeurent structurellement inhérentes à l'entrée dans le lien social, la présence du père dans sa dimension historique comme symbolique ne saurait y suffire, car toujours demeure un reste, en-trop d'une jouissance inéducable, et c'est cela que Lacan n'aura de cesse de cerner : du père dans sa fonction de nomination au père aux

¹ Lacan J., « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 61.

² Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 813.

multiples réussites et ratés de son désir, le père se révèle dans sa pluralité, c'est-à-dire avec tous ses symptômes, jusqu'à devenir lui-même, possiblement, un symptôme, et notamment le symptôme d'une époque, la nôtre.

C'est précisément ce que notre communauté de travail a exploré lors du dernier congrès européen de l'Eurofédération de psychanalyse, Pipol XI, qui s'est récemment tenu à Bruxelles, les 2 et 3 juillet 2023, sous le titre « Clinique et critique du patriarcat », dont nous publions ici des morceaux choisis. *Clinique*, en premier lieu, car ce n'est que du cas par cas que nous pouvons extraire notre savoir et lire le malaise dans la culture dont la *critique* du patriarcat est l'un des signes majeurs. Qu'y apprend-on ? Que les figures de père, dans toutes leurs variations et leurs incarnations, constituent le nom d'un Autre qui se dévoile dans son inexistence, et qui est peut-être d'autant plus convoqué aujourd'hui que la faillite des idéologies et la désorientation de nos sociétés post-capitalistes sont évidentes. Ou, pour le dire avec la force des mots de Jacques-Alain Miller lors de la séance plénière de ce congrès : « La déchéance du père est due au discours de la science, dont les Lumières sont l'effet – de même que le capitalisme, les massacres de masse, la catastrophe du réchauffement planétaire et le déclassement biologique de la fonction paternelle ³ ». Mais si l'impuissance des pères est devenue patente, semble demeurer la toute-puissance de l'idée qu'il pourrait tout de même y en avoir un qui tiendrait la route, voire la tentation de faire appel à cet homme providentiel qui, une bonne fois pour toutes, nous dirait où aller.

Comment alors, « si avec Prévert nous “transperçons de père en part la baleine de l'imposture paternelle” ⁴ », comme le rappelle Dominique Laurent dans un texte nécessaire, ne pas céder au désespoir, ni au cynisme ?

C'est la proposition que nous avons faite à nos collègues pour ce numéro, celle de déployer les usages du père aujourd'hui, et notamment avec le tout dernier enseignement de Lacan, dans lequel le père devient un signifiant quelconque qui peut contribuer à orienter sa vie.

Deux personnalités ont également accepté de nous offrir leur *interprétation* du père : l'ethnologue Pierre Lemonnier, qui revient pour nous, dans un entretien passionnant, sur les multiples valences des rituels d'initiation des garçons par des figures paternelles chez les Baruya, en Papouasie-Nouvelle Guinée. Et la romancière Gwenaëlle Aubry qui nous livre toute la profondeur de sa quête poétique pour cerner une lettre absente et ouvrir, bien loin du récit autobiographique, de la marque du père, la possibilité d'accueillir l'autre en soi.

C'est donc la chance de l'invention, à partir de ce point d'inexistence du père, et au-delà de lui, que nous avons souhaité placer au cœur de ce numéro : invention rendue possible par la rencontre avec un analyste, qui peut permettre de se débrouiller avec l'insuffisance pour se forger sa *version* du père, comme le montrent les présentations cliniques publiées dans ce numéro. Mais invention également d'un lien social renouvelé, nettoyé de la croyance en un père imaginaire, et où la fonction de *l'au moins-un* telle que l'a pensée Lacan, pourrait constituer une boussole solide : non celle qui nous montrerait la voie de la solution pour tous, ou une voie de consolation, mais celle qui peut s'incarner en un ou une qui vectorise le désir, qu'il soit désir de travail, comme dans notre groupe analytique, ou désir tout court. Une voie qui n'est donc pas sans impliquer une certaine solitude, qui nécessite de prendre ses responsabilités, et ouvre à un maniement inédit de la rencontre entre ce qui constitue le plus intime de soi-même et le plus

³ Miller J.-A., « Le père devenu vapeur », *infra*, p. 158.

⁴ Laurent D., « La contingence des exceptions », *infra*, p. 133.

intime de chacune et chacun.